

LE TEMPS

LIVRES ABONNÉ

Burhan Sönmez: «J'écris pour ne pas oublier»

Avocat des droits humains dans les années 1990 à Istanbul, il est battu par la police et laissé pour mort, en pleine rue. Après huit ans de convalescence, il s'est réinventé romancier. Président du PEN International, il est invité le vendredi 18 mars à la Maison Rousseau et littérature à Genève



Burhan Sönmez est l'une des plumes les plus acclamées en Turquie et les plus traduites à l'étranger. — © Dom Smaz pour Le Temps



Lisbeth Koutchoumoff Arman

Publié dimanche 20 mars 2022 à 13:22
Modifié dimanche 20 mars 2022 à 15:28

Donné pour mort. Miraculé. Retour à la vie sous une nouvelle identité. Des mots? Non, le résumé d'un parcours de vie qui laisse sans voix. Burhan Sönmez nous a donné rendez-vous dans le café de la Fondation Jan Michalski, à Montricher, où il est accueilli pour une résidence d'écriture de deux semaines. Depuis son premier roman paru en 2009 en Turquie, Burhan Sönmez est l'une des plumes les plus acclamées en Turquie et les plus traduites à l'étranger. En septembre 2021, il a été élu président du PEN International, l'association d'écrivains qui réunit 40 000 membres dans le monde autour de la défense de la liberté d'expression. Le vendredi 18 mars, Burhan Sönmez est invité pour une table ronde à Genève, en compagnie de l'écrivain Mikhaïl Chichkine, à la Maison Rousseau et littérature.

Pris en chasse

Deux vies donc. Dans la première, l'écriture de romans n'était ni envisagée, ni rêvée. Né dans une famille kurde du centre de l'Anatolie, diplômé de droit à l'Université d'Istanbul, Burhan Sönmez devient avocat pour la défense des militants kurdes au début des années 1990, soit au plus fort des combats entre la rébellion kurde et l'armée. A 30 ans, son engagement a fait de lui une figure publique en Turquie et lui a déjà valu des séjours en prison. Il sait qu'il est dans le collimateur des forces de sécurité et que des centaines d'opposants à la guerre civile sont régulièrement pris en chasse, en pleine rue, à Istanbul, et tabassés à mort. Il savait que son tour allait venir. Il est venu, en 1996. Il est laissé sur le trottoir, le crâne et la moitié du visage défoncés.

Lire aussi: [Elif Shafak: «Nous sommes tous des êtres pluriels»](#)

Quand il était arrivé à Istanbul, dix ans plus tôt, jeune homme de la campagne émerveillé par la grande ville, il était «tombé amoureux de la poésie et des poètes»: «Je pouvais réciter des poèmes entiers d'Aragon. Comme pour tous les étudiants de ma génération, la poésie était l'expression reine. J'en écrivais et j'ai même obtenu des prix. Je devorais aussi la littérature russe, latino-américaine, anglaise, italienne, iranienne», se souvient-il, assis à la petite table du café où nous sommes. C'est jour de brouillard à Montricher, tout est blanc alentour. Il poursuit, la voix proche du chuchotement: «J'ai d'abord été soigné en Suisse et ensuite en Allemagne. Puis l'association Freedom from Torture m'a permis d'être pris en charge à Londres.»

Lampes à huile

Il lui faudra près de huit ans pour récupérer. Longues phases où il ne peut pas quitter le lit, assailli par les migraines, les insomnies, les pensées suicidaires. La télévision reste allumée comme une bouée dans les flots où jour et nuit se mêlent. «J'étais tout en bas de l'échelle des réfugiés: gravement atteint dans ma santé, ne parlant pas la langue du pays, sans argent, sans profession puisque mon diplôme d'avocat n'était pas reconnu en Angleterre.»

« Pile un an après avoir été battu par la police, j'ai commencé à perdre la mémoire immédiate. Mais dans le même temps, les souvenirs de mon enfance me revenaient avec une netteté incroyable, des visages, des détails »

C'est dans cet état de vulnérabilité extrême que les histoires lui sont revenues, celles entendues dans son enfance. «Pile un an après avoir été battu par la police, j'ai commencé à perdre la mémoire immédiate. Mais dans le même temps, les souvenirs de mon enfance me revenaient avec une netteté incroyable, des visages, des détails.» Il n'y avait pas d'électricité dans le village où il a grandi. La nuit, on allumait les lampes à huile qui diffusaient une lumière chaude et ménageaient les ombres. Aux veillées, on échange sur les nouvelles des environs et on écoute les bardes, les *dengbej*, qui chantent de longs poèmes épiques, sur plusieurs nuits. Petit garçon, Burhan circule d'une pièce à l'autre, les femmes réunies dans l'une, les hommes dans l'autre. «Ma mère était une excellente *dengbej*. Jusque-là, je n'avais pas réalisé les trésors poétiques qu'elle m'avait transmis.»

Nuit après nuit

A Londres, sur la table de nuit à côté de son lit d'hôpital, est posé un calepin où Burhan Sönmez note les histoires qui lui viennent pendant ses insomnies, des bouts de légendes anciennes, des récits du présent. Au bout d'un an, en feuilletant les pages annotées, il prend conscience qu'un roman s'est écrit, nuit après nuit. «A ce moment de ma vie, il ne me restait qu'une seule issue: renaître. Je n'en étais pas conscient sur le moment mais écrire ce premier roman m'a permis de le faire. Je suis devenu romancier.»

Commissariat central

Après dix ans en Angleterre, Burhan Sönmez rentre en Turquie avec deux romans dans ses bagages. Les deux sont édités et le deuxième obtient en 2009 l'équivalent du Goncourt et est traduit en une dizaine de langues. Le troisième obtient une audience internationale encore plus large dont une traduction en français sous le titre: *Maudit soit l'espoir* où des prisonniers enfermés dans les sous-sols du commissariat central d'Istanbul échappent aux souffrances de la torture en évoquant la vie d'en haut, Istanbul, ses brumes et ses rêves.

Lire encore: [La leçon de résilience d'Ahmet Altan dans les prisons turques](#)

Dans *Labyrinthe*, paru en français en 2020, Boratine a tenté de se suicider en sautant d'un pont au-dessus du Bosphore. Amnésique, il ne sait pas qui il est, ni pourquoi il a voulu en finir. L'éparpillement de la personnalité est rendu par un saisissant aller-retour entre la première et la troisième personne du singulier, un tourbillon labyrinthique, que le lecteur ressent dans sa chair, de plus en plus lumineux, à mesure que l'acharnement à se souvenir de ce qui fut laisse la place à ce qui est.

Chute de Kaboul

En septembre 2021, quand Burhan Sönmez a été nommé président du PEN International, la chute de Kaboul et le retour au pouvoir des talibans venaient d'avoir lieu. «On a créé une équipe dédiée, toujours active, pour venir en aide aux écrivains et surtout aux écrivaines en danger en mettant tout en œuvre pour les aider à quitter le pays. Avant cela, nous avions de grosses missions en Belarus, au Myanmar, au Kurdistan, en Palestine, au Nicaragua. Et maintenant l'Ukraine. Il nous faut garder l'espoir que la guerre puisse s'arrêter à brève échéance mais nous préparer dans le même temps à fournir un soutien sur le long terme. Aux écrivains, aux journalistes, aux éditeurs ukrainiens et à leurs collègues russes. Les intellectuels russes sont en danger sous le régime de Vladimir Poutine.»

Burhan Sönmez, «Labyrinthe», trad. du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, Gallimard, 224 p.

Lire un extrait avec Payot

Table ronde avec Burhan Sönmez et Mikhaïl Chichkine, le vendredi 18 mars, à 16h30, Maison Rousseau et littérature, Grand-Rue 40, Genève.